

THOMAS FRANCK

LA POLÉMIQUE MARXISTE COMME POUVOIR DE PRAXIS : LE RÔLE DES REVUES DANS LA RADICALISATION D'UN IMAGINAIRE POLITIQUE

L'hypothèse d'un dialogue : à propos des dialectiques

Dans le cadre d'une approche sociodiscursive des productions intellectuelles de l'immédiat après-guerre, les revues françaises constituent un objet d'un intérêt tout particulier en ce qu'elles représentent des communautés d'auteurs, des « sodalités »¹, participant à la circulation de pensées, de rhétoriques et de stylistiques particulières. L'analyse de ces espaces d'expression collectifs en tant que matérialités formelles et que média singuliers nécessite la prise en compte de pratiques groupales – lectures, réponses et critiques par les pairs – permettant la mise en lumière d'une *histoire des idées collectives* indissociable d'une *analyse du discours*. Les dialogues qui se construisent dans un même interdiscours entre communautés intellectuelles amènent les revues à se définir et à s'affirmer plus ou moins explicitement dans leurs textes de présentation et leurs textes de repositionnement ainsi que dans différents articles d'explicitation idéologique. Un rapport particulier s'établit dès lors entre une forme précise de savoir et une temporalité que la revue met en œuvre au travers de son éclatement et de sa périodicité. En effet, par la transmission d'un état des travaux non abouti et par l'urgence de la situation sociale, elle permet de saisir sur le vif un savoir en cours d'élaboration et en dialogue, constituant ainsi une forme de « mémoire immédiate »² faisant état d'une histoire des idées prise dans sa dynamique collective et processuelle.

Il sera question d'analyser conjointement deux revues, *Les Temps Modernes* et *Critique*, créées dans l'immédiat après-guerre (respectivement en octobre 1945 et en juin 1946) au sein desquelles se cristallisent des débats émergeant à un moment historique précis, au sein d'une collectivité d'intellectuels, de philosophes, de critiques littéraires, d'historiens mais aussi au cœur d'une vie politique plus générale. La création et le développement de ces deux revues doivent être resitués dans un panorama plus large structurant une pensée collective qui s'exprime au sein des revues intellectuelles des années 1945-1946 afin de comprendre les logiques de position et d'opposition idéologiques : citons, sans prétention à

¹ Marc Angenot, *L'Histoire des idées. Problématiques, objets, concepts, méthodes, enjeux, débats*, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. « Situations », 2014, p. 36.

² Bruno Curatolo, Jacques Poirier, *Les Revues littéraires au XX^e siècle*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Le texte et l'édition », 2002, p. 3.

l'exhaustivité, diverses revues majeures telles que *Esprit* (octobre 1932), *La Pensée* (avril-juin 1939), *Les Lettres françaises* (septembre 1942), *L'Arche* (février 1944), *La Table ronde* (janvier 1948) et *Socialisme ou barbarie* (mars-avril 1949). L'intérêt d'une comparaison des premiers articles des *Temps Modernes* et de *Critique* réside dans l'étroite relation entre leurs membres et dans les conflits que ceux-ci peuvent faire naître à l'intérieur et entre les comités de rédaction. De nombreux auteurs passent en effet d'une revue à l'autre, quittant parfois définitivement celles-ci – les plus connus sont Jean Paulhan, Maurice Blanchot, Maurice Merleau-Ponty, Albert Camus, Jean Domarchi, Raymond Aron et Albert Ollivier – et illustrant le cas d'une communauté prise dans une dynamique de collaboration et d'opposition propre à la situation socio-politique et culturelle de l'immédiat après-guerre. Tout en prenant en compte ce contexte précis, il sera question de mettre en œuvre une étude des transferts conceptuels et culturels induits par les échanges et oppositions entre *Les Temps Modernes* et *Critique* ainsi qu'une analyse de leur traduction dans la rhétorique d'articles significatifs. Il faudra pour ce faire replacer ces productions dans une sociodiscursivité précise, celle de la Libération et de l'immédiat après-guerre, afin de comprendre en quoi elles sont à la fois la traduction d'une influence de ce contexte social et en même temps un vecteur singulier dans son évolution, ce moment historique étant marqué, à l'image des débats intellectuels qui s'y nouent, par une série de dualismes : communistes contre gaullistes, résistants contre collaborateurs, épurateurs contre modérés, pro-Russes contre pro-Américains, etc. Comme le note André Tosel, dans un commentaire à propos de la philosophie gramscienne de la *praxis* et du rapport dialectique entre le sens commun en tant qu'imaginaire constituant et le pouvoir de correction de tout discours à son égard : « la philosophie a une fonction correctrice d[u] sens commun qu'elle doit reconnaître d'abord comme imaginaire constituant, comme monde vital, pour mieux le transformer »³. Il sera donc intéressant de montrer, à partir de cette réflexion, en quoi les revues participent à une actualisation discursive d'un certain sens commun de l'immédiat après-guerre, d'un discours obsessionnel à propos de la dialectique, d'un *imaginaire institué*, tout en le corrigeant, le transformant selon un projet critique mis en œuvre par un *imaginaire instituant* tel que l'entend Cornelius Castoriadis⁴. La notion de *praxis* nous permettra dès lors, au détour de la perspective critique de Tosel, de comprendre la manière dont la revue interagit avec son environnement sociologique et politique, tel que suggéré par la dialectique castoriadienne.

Les perspectives méthodologiques privilégiées s'inscriront à la croisée de l'analyse rhétorique du discours social et de l'étude critique des transferts

³ André Tosel, *Le Marxisme du XX^e siècle*, Paris, Syllepse, coll. « Mille marxismes », 2009, p. 133.

⁴ À propos de la dialectique entre imaginaire institué et imaginaire instituant, voir Cornelius Castoriadis, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, coll. « Essais Points », 1975 et Cornelius Castoriadis, *Les Carrefours du labyrinthe. Le Monde morcelé*. Tome 3, Paris, Seuil, 1990.

idéologiques, philosophiques et culturels participant à l'élaboration d'une histoire des idées collectives. Les articles parus dans les revues analysées ne peuvent en effet être compris que s'ils sont resitués au sein des structures matérielles et idéologiques dans lesquelles ils émergent, à l'intérieur d'une *épistémè* singulière et par rapport à la traduction discursive, rhétorique et esthétique, de celle-ci. S'il existe quelques travaux consacrés aux revues et à leurs auteurs, rares sont ceux investiguant la question de la forme induite par le caractère collectif et communautaire du savoir. À la suite de la sociopoétique de Michel Lacroix, nous privilégierons une analyse socio-rhétorique des revues de l'immédiat après-guerre centrée sur une sélection d'articles bien précise de l'année 1946. Le choix de celle-ci se justifie par une volonté de comprendre les débats émergeant autour d'enjeux politiques et idéologiques de l'après-guerre, structurés autour de l'opposition entre le Parti communiste français (désormais P.C.F.) et le Mouvement républicain populaire (désormais M.R.P.), notamment amenés par des réflexions sur la philosophie politique et économique allemande (principalement héritée de Hegel et de Marx, mais aussi de Heidegger ou de Nietzsche). Il est révélateur d'observer que les questions relatives au marxisme et à l'hégélianisme sont centrales dans les articles publiés d'avril à décembre 1946 dans *Les Temps Modernes* et *Critique*, de nombreux intellectuels sentant le besoin de renouer un dialogue avec une tradition intellectuelle allemande mise à mal par douze années d'hitlérisme et permettant une compréhension directe de phénomènes idéologiques et politiques contemporains. De plus, l'année 1946 marque l'apogée du P.C.F. qui progresse constamment jusqu'à atteindre un score de 28,2% aux élections législatives de novembre contre 25,9% pour le M.R.P., renversant la tendance des élections de juin 1946⁵ – la Section française de l'Internationale ouvrière (S.F.I.O.) préservant un score de plus ou moins 20% –, preuve que l'enjeu idéologique se situe dans un débat entre des gauches radicales, bien que le gaullisme soit encore fort présent.

Seront retenus plusieurs articles traitant directement de la philosophie politique allemande du XIX^e siècle afin d'analyser, d'une part, la possible existence d'un débat au sein de la communauté intellectuelle de ces revues et, d'autre part, les stratégies rhétoriques et argumentatives mobilisées par les besoins de positionnements idéologiques plus ou moins explicites. Par souci de concision et en raison de l'apparente récurrence thématique des titres d'article, nous focaliserons notre attention sur les numéros 7 à 15 des *Temps Modernes* et sur les numéros 1 à 7 de *Critique* (voir le tableau en annexe reprenant chronologiquement tous ces articles) couvrant les mois d'avril à décembre 1946 et consacrés aux thématiques marxistes et hégéliennes. La période choisie correspond également à une vie politique française bien précise (qui nous retiendra plus précisément dans

⁵ Jean-Jacques Becker, *Histoire politique de la France depuis 1945*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », 1988.

la quatrième partie), celle du tripartisme à la suite de la démission de De Gaulle en janvier 1946, allant du référendum du 5 mai aux élections du 10 novembre 1946, celles-ci marquant les débuts de la Quatrième République (avec l'élection de Vincent Auriol et l'investiture de Paul Ramadier en janvier 1947).

En prenant en compte ce contexte politico-idéologique et l'ancrage des productions dans un interdiscours⁶ particulier, nous nous concentrerons sur la performativité de ces deux revues en questionnant l'hypothèse suivante, structurant notre démarche analytique et complétant d'une certaine manière la dialectique castoriadienne entre imaginaire instituant et imaginaire institué. Par la mise en débat du marxisme et du concept même de *dialectique*, *Les Temps Modernes* et *Critique* influeraient sur la vie politique selon une *praxis* double, tantôt en tant qu'action et qu'influence directe sur les évolutions politiques, tantôt en tant que mise en réflexion théorique et critique de cette réalité, ces deux composantes praxiques participant de ce que Castoriadis nomme *imaginaire radical* :

L'autodéploiement de l'imaginaire radical comme société et comme histoire – comme le social-historique – se fait et ne peut se faire que dans et par les deux dimensions de l'*instituant* et de l'*institué*. L'*institution*, au sens fondateur, est création originaire du champ social-historique – du collectif anonyme – qui dépasse, comme *eidōs*, toute « production » possible des individus ou de la subjectivité⁷.

Cette double dimension, ce dépassement de la dialectique entre instituant et institué, également présente dans la conception gramscienne de la philosophie de la *praxis* telle que la théorise André Tosei, se singulariserait dans le projet à la fois critique et engagé des revues étudiées. Ce rapport entre le pouvoir critique et réflexif des discours et leur visée pragmatique se trouve questionné par Gramsci dans la complexe interrelation qu'il pose entre philosophie de la *praxis* et philosophie de l'immanence :

[Gramsci] précise en effet la liaison entre immanence et philosophie de la praxis. « *La philosophie de la praxis continue la philosophie de l'immanence en la purifiant de tout son appareil métaphysique et la conduit sur le terrain concret de l'histoire* » [...]. Bien entendu, par philosophie de l'immanence il faut entendre l'idéalisme objectif de Hegel et l'historicisme de Croce pour lequel n'existe aucun autre monde que le monde terrestre intrinsèquement historique⁸.

⁶ Nous utilisons cette notion telle que la définit Pêcheux dans son ouvrage *Les Vérités de la Palice* (et non telle que l'entend un certain sens commun), c'est-à-dire en tant que matérialité discursive inconsciente et pré-construite, « ce tout complexe à dominante des formations discursives, en précisant qu'il est lui aussi soumis à la loi d'inégalité-contradiction-subordination dont nous avons dit qu'elle caractérisait le complexe des formations idéologiques » (voir Michel Pêcheux, *Les Vérités de la Palice*, Paris, Maspero, coll. « Théorie », 1975, pp. 146-166).

⁷ Cornelius Castoriadis, *Le Monde morcelé*, p. 113.

⁸ André Tosei, *Le Marxisme du XX^e siècle*, p. 118.

Il faudra montrer en quoi le discours comme action, comme performativité d'une part et le discours comme réflexion critique à propos du réel d'autre part correspondent à la volonté de Gramsci et de Castoriadis de dépasser l'opposition duale entre action et théorie, entre idéalisme et matérialisme, entre hégélianisme et marxisme, dépassement que les revues illustreraient particulièrement dans leur matérialité discursive⁹.

MARXISMES HÉTÉRODOXES CONTRE MARXISME ORTHODOXE

Questions rhétoriques, allo-attributions et attaques ironiques

Il est intéressant de relever, dans un premier temps, les remarques de Ferdinand Alquié à propos de la dimension polémique propre à son époque, dans son article pour *Les Temps Modernes* de mai 1946 « Marxisme ou cartésianisme ? » : « [...] notre temps est moins celui des discussions que celui des querelles »¹⁰. Cette assertion explicite un sentiment récurrent chez les intellectuels d'après-guerre, celui d'être situés dans un interdiscours davantage belliqueux et dual que dialogué. De même, dans « À propos du matérialisme dialectique » publié en juin dans *Critique*, Eric Weil observe qu'il évolue dans une « époque où il est difficile de s'entendre [...]. Rien de plus naturel dans un tel moment que de prendre position, ouvertement, avec violence même. Cependant, il y a une condition : il ne faut pas fausser les issues »¹¹. Ce constat situe les productions des revues dans une discursivité relevant de ce que Ruth Amossy nomme le registre polémique¹², structuré dans le cas de l'immédiat après-guerre autour de la question du marxisme et de ses variantes. Il est ici question de comprendre en quoi l'ancrage socio-rhétorique de ces productions participe à l'ambivalence praxique des revues évoquées en introduction, en tant que celles-ci s'inscrivent, tout en le déplaçant, dans un discours commun orientant la vie politique et sociale par la reproduction d'une polémique. Alquié, en mettant en scène la position adverse des marxistes orthodoxes – celle qu'expriment Cécile Angrand dans la revue *La Pensée* et Roger Garaudy dans *Les Lettres françaises*¹³ – au travers de questions

⁹ Voir, à propos du « caractère matériel du sens des mots et des énoncés », Michel Pêcheux, *Les Vérités de la Palice*, p. 144.

¹⁰ Ferdinand Alquié, « Marxisme ou cartésianisme ? », *Les Temps Modernes*, 1946, n°8, mai, p. 1378.

¹¹ Eric Weil, « À propos du matérialisme dialectique », *Critique*, 1946, n°1, juin, p. 83.

¹² Ruth Amossy, « Modalités argumentatives et registres discursifs : le cas du polémique », in Lucile Gaudin-Bordes, Geneviève Salvan (dir.), *Les Registres. Enjeux stylistiques et visées pragmatiques*, Louvain-la-Neuve, Bruylant Academia, coll. « Au cœur des textes », 2008.

¹³ Ce sont les mêmes auteurs et les mêmes revues qui sont visés par la critique de Sartre dans « Matérialisme et Révolution ».

rhétoriques et de propos allo-attribués tels que « Selon M. Garaudy », « Que l'on parcourt le premier du fascicule "Cours de Philosophie" de Mme Angrand », « Quant à nos matérialistes scientistes », explicite ses propres positions en fonctionnant par questions-réponses : « À cette question nous voudrions répondre » ou « Pour notre part, nous jugeons possible et souhaitable la discussion entre existentialistes et marxistes ». Cette structure d'apparence dialoguée induit la volonté de mettre en débat des positions bien distinctes contre les intentions polémiques des marxistes orthodoxes, qui coupent court à l'échange par une argumentation par opposition, par une réfutation dogmatique de l'idéalisme et de la philosophie métaphysique ainsi que par des attaques *ad hominem* des philosophes qu'ils qualifient de bourgeois. Dans « Matérialisme et Révolution » – texte paru en deux parties dans les numéros de juin et juillet 1946 des *Temps Modernes* –, Jean-Paul Sartre développe une rhétorique similaire à celle d'Alquié et de Weil où il met en scène un débat en figeant de manière stéréotypée l'argumentation adverse d'un communiste naïvement matérialiste-objectiviste et anti-trotskiste¹⁴ :

Les trotskystes [*sic*], lui dites-vous, se trompent ; mais ils ne sont pas, comme vous le prétendez, des indicateurs de police : vous savez bien qu'ils ne le sont pas. – Au contraire, vous répondra-t-il, je sais parfaitement qu'ils le sont : ce qu'ils pensent au fond m'indiffère ; la subjectivité n'existe pas. Mais *objectivement* ils jouent le jeu de la bourgeoisie, ils se *comportent* comme des provocateurs et des indicateurs, car il revient au même de faire inconsciemment le jeu de la police ou de lui prêter délibérément son concours. Vous lui répondez que, précisément, cela ne revient pas au même et que, en toute *objectivité*, les conduites du trotskyste [*sic*] et du policier ne se ressemblent pas¹⁵.

Malgré une volonté assumée de la part de ces différents auteurs de sortir des querelles stériles, ceux-ci reproduisent, dans leur rhétorique, une logique de combat se construisant au travers de leurs oppositions idéologiques. Alquié, en usant notamment de la formule univoque de « marxisme véritable » et en mobilisant les procédés rhétoriques évoqués ci-dessus, participe à un développement stéréotypé de la thèse adverse. Tout comme Sartre et Weil, il met en œuvre une stratégie énonciative qui consiste à attribuer des propos réducteurs à l'adversaire en les reformulant personnellement et en donnant l'apparence, par ces questions-réponses, qu'ils ont été prononcés ou suggérés par lui. Plus encore, dans l'extrait suivant, en citant tantôt des paroles décontextualisées de ceux qu'il attaque, tantôt des parties de l'œuvre de Marx, l'auteur effectue un brouillage entre

¹⁴ Notons que Sartre précise en bas de page qu'il a résumé des conversations qu'il a eues avec des intellectuels communistes.

¹⁵ Jean-Paul Sartre, « Matérialisme et Révolution I », *Les Temps Modernes*, 1946, n°9, juin, pp. 1559-1560.

locuteurs et énonciateurs du discours où il est difficile, en raison de la succession de paroles rapportées et reformulées, de dénouer l'hétérogénéité énonciative¹⁶ :

[Marx] insiste toujours sur la pluralité des aspects de l'homme, sur la multiplicité des rapports de l'homme avec le monde. « L'homme », dit-il, « s'approprie son essence aux aspects multiples de façon multiple, c'est-à-dire comme un homme complet [...] ». Rien n'est donc plus inexact que de faire de Marx un scientifique, voulant réaliser la synthèse totale du savoir sur le plan de l'objet. [...] Et l'on sait que, dans ses études sur l'atomisme, Marx préfère Épicure, qu'il peint comme un pur philosophe, à Démocrite [...]. Et Marx conclut : « Épicure a donc été le premier à comprendre, bien que sous une forme sensible, l'essence de la répulsion, tandis que Démocrite n'en a connu que l'existence matérielle »¹⁷.

Dans cet extrait, Alquié met en scène le locuteur second Marx qu'il cite contre ses adversaires. Le point de vue de ceux-ci est repris et mis à distance par le locuteur Alquié dans la phrase « Rien n'est plus inexact que de faire de Marx un scientifique », présupposant que cette thèse est celle de l'adversaire, pour être opposé à l'énonciateur Marx glosé par Alquié – « *Marx insiste toujours sur la pluralité des aspects de l'homme, sur la multiplicité de l'homme avec le monde* ». Dans un rapprochement avec Épicure (autour du matérialisme et de la dimension atomique du monde physique et social), qui est invoqué comme un énonciateur à la source d'un nouveau point de vue contre celui de Démocrite, l'énoncé d'Alquié présente ce point de vue comme une évidence partagée – « Et l'on sait que » – pour ensuite le situer dans l'énoncé de Marx lui-même, déconstruisant par là la position adverse en l'opposant à l'autorité de l'évidence et à celle de Marx. Cette stratégie énonciative, contrairement à la prétention du locuteur de « passer de la querelle à la discussion », illustre à nouveau une caractéristique propre à l'interdiscours des revues de l'immédiat après-guerre, qui se construit autour de rhétoriques oppositionnelles où le point de vue d'autrui est subtilement réapproprié au sein d'une hétérogénéité énonciative, pourtant sous l'égide d'un seul locuteur.

On peut observer une constance idéologico-discursive dans le titre des articles étudiés et dans la récurrence d'un débat autour de la dialectique héritée de Marx et de Hegel, récurrence que nous nommerons *obsession* suivant la tradition de l'analyse du discours¹⁸. En effet, la façon dont la mise en question de la dialectique se pose de manière centrale, même dans des articles n'étant pas directement consacrés au marxisme, illustre une forme d'enfermement thématique duquel les intellectuels ne parviennent pas à se départir et qui les amène à reproduire les idéologèmes constitutifs de cette obsession. L'article de Weil déjà évoqué répond à une publication d'Étiemble dans *L'Arche* – par ailleurs collaborateur actif des

¹⁶ Alain Rabatel, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008.

¹⁷ Ferdinand Alquié, « Marxisme ou cartésianisme ? », pp. 1393-1394.

¹⁸ Voir notamment Marc Angenot, 1889. *Un État du discours social*.

Temps Modernes – à propos du matérialisme dialectique. Une rhétorique similaire à celles déjà évoquées y est mise en œuvre, usant de nombreuses allo-attributions que l'énonciateur reprend à son compte – notons la simple reformulation, à nouveau stéréotypée, de la thèse d'Étiemble : « Sa thèse est que le marxisme n'a pas de philosophie, et que cette philosophie, si par impossible c'en est une, ne peut pas déterminer une politique »¹⁹ – et de questions rhétoriques – « Mais peut-être sommes-nous injustes ? M. Étiemble adresse cette critique de la dialectique matérialiste à ceux qui *cherchent* »²⁰. Bien que l'auteur de cet article n'entende pas s'enfermer dans de simples luttes frontales entre personnes, son vocabulaire connote fortement une logique d'attaque et de défense (procédé plus affirmé et moins retors que l'allo-attribution ou que la question rhétorique) : « Alors il faut y aller prudemment, faire sien le point de vue de l'adversaire pour l'attaquer du bon côté, réfuter ce que l'autre dit et non ce que vous voudriez lui faire dire »²¹.

Plus agressif encore et avec une ironie parfois cinglante, Claude Lefort note, dans « La déformation de la psychologie, du marxisme et du matérialisme ou les essais de M. Naville » (*Les Temps Modernes*, octobre 1946) : « Un marxiste ne saurait accueillir les essais de M. Naville sans agressivité. C'est une arme nouvelle donnée à l'adversaire pour attaquer le matérialisme dialectique et entretenir la confusion »²². Suivant une même logique ironique, Weil avance contre la vision réductrice qu'a Étiemble du marxisme ses connaissances du vocabulaire philosophique allemand dans l'optique d'attaquer l'adversaire : « [...] une *Weltanschauung* (terme que M. Étiemble traduit – d'une façon, mettons, originale – par "système du monde") ? Contradiction chez l'inventeur, contradiction chez les "docteurs de l'école" ! »²³. L'ironie peut être vue comme un nouveau procédé rhétorique participant à l'ancrage polémique des articles des revues, cette figure étant en effet souvent destinée à déconstruire une œuvre et son auteur plutôt qu'à véritablement argumenter en faveur d'une thèse personnelle. En ne disant pas explicitement la médiocrité d'une pensée mais en ironisant à son propos, les auteurs reproduisent une forme de rhétorique à la limite du pamphlétaire, à l'image de celle de Lefort : « [...] personne n'obligeait Naville à écrire des Essais philosophiques [...]. Mais s'il veut faire de la philosophie, qu'il ne prenne pas le ton du savant, qu'il ne vienne pas avec sa véracité préétablie du genre : deux et deux font quatre, ou bien : il suffit de se heurter à une chaise pour savoir que le monde existe »²⁴.

¹⁹ Eric Weil, « À propos du matérialisme dialectique », p. 84.

²⁰ *Ibidem*, p. 89.

²¹ *Ibidem*, p. 83.

²² Claude Lefort, « La déformation de la psychologie, du marxisme et du matérialisme ou les essais de M. Naville », *Les Temps Modernes*, 1946, n° 13, octobre, p. 141.

²³ Eric Weil, « À propos du matérialisme dialectique », p. 85.

²⁴ Claude Lefort, « La déformation de la psychologie... », p. 142.

Sortir de la polémique

Les articles qui viennent d'être évoqués, ceux d'Alquié, de Lefort et de Sartre dans *Les Temps Modernes* et ceux de Weil²⁵ dans *Critique*, explicitent une volonté commune de nuancer une perception réductrice du marxisme en invoquant d'autres possibles interprétations à partir de l'œuvre de Hegel et de Marx tout en se positionnant en réaction à des revues qu'ils jugent dogmatiques ou réductrices – communistes dans le cas *La Pensée* et des *Lettres françaises*, libérale et désengagée dans celui de *L'Arche*. Leur ambition est donc, telle qu'ils l'explicitent, de sortir des querelles et des disputes afin de mettre en œuvre une critique épistémique des œuvres philosophiques traitant de la dialectique en retournant aux textes de Marx et de Hegel. Dans « Christianisme et communisme » (*Critique*, août-septembre 1946), Alexandre Kojève présuppose véritablement l'analogie entre les deux philosophes allemands, le rapport entre leur dialectique révélant un *topos* propre aux années d'après-guerre et au milieu intellectuel s'exprimant dans les revues : « le contenu métaphysique de la doctrine communiste [...] est ramené par M. Fessard à la dialectique de Marx, donc de Hegel »²⁶ [nous soulignons]. Dans une posture épistémologique à propos du terme de *dialectique*, les auteurs ont la volonté de construire une critique argumentée du dogmatisme marxiste en suivant un retour à la dialectique hégélienne, galvaudée selon eux par certains commentateurs : « La dialectique, pour Hegel, n'est donc ni science, ni logique (précision répondant à l'une des questions de M. Étiemble), mais mouvement de l'esprit dans la nature et dans l'histoire, allant de position à négation, pour arriver à la position de l'esprit absolu, qui se sait être tout »²⁷.

Le retour aux textes des philosophes allemands et non aux traditionnels commentaires dont ceux-ci sont l'objet (dans ce cas à propos de la conception holiste et totalisante de la dialectique hégélienne) permet aux auteurs d'inscrire leur discours dans un projet philosophique, voire philologique, à l'image de ce qu'initie Lefort en invoquant Marx contre le marxisme : « Il est à peine besoin d'insister sur le caractère réactionnaire de cette interprétation du marxisme [celle de Naville] cent fois rejetée par Marx lui-même »²⁸. Cependant, dans le même mouvement d'explicitation et de précision philosophique, Lefort – tout comme la majorité des auteurs étudiés – reproduit, au travers de sa rhétorique, les querelles développées entre intellectuels : « Si nous défendons *avec acharnement* le matérialisme, c'est que l'action authentique sur tous les modes ne nous apparaît

²⁵ Nous nous sommes rapidement intéressé à « À propos du matérialisme dialectique », mais « Politique et bonne volonté » (*Critique*, juillet 1946) s'attèle également à une critique d'une interprétation marxiste, celle de Stephan Szende.

²⁶ Alexandre Kojève, « Christianisme et communisme », *Critique*, 1946, n° 3-4, août-septembre, p. 308.

²⁷ Eric Weil, « À propos du matérialisme dialectique », p. 87.

²⁸ Claude Lefort, « La déformation de la psychologie... », p. 145.

jamais comme le projet délibéré d'une conscience mais comme la réalisation d'une existence naturelle [nous soulignons] »²⁹. À la suite de sa collaboration avec *Les Temps Modernes*, Lefort affirmera sa position matérialiste dans *Socialisme ou barbarie*, revue qu'il fonde avec Castoriadis en 1949, on y reviendra. Face à ce positionnement idéologique assumé, l'article de Kojève qui vient d'être cité est particulièrement intéressant. Précisant que son objectif est de proposer une « étude "objective" »³⁰ contre l'« ouvrage de propagande » de Gaston Fessard, l'auteur met en lumière et dénonce les mécanismes rhétoriques de persuasion induits par la position idéologique de son adversaire :

Je voudrais montrer tout d'abord qu'il s'agit bien d'un ouvrage de propagande, en ce sens que l'action présumée de l'argument sur le lecteur y importe plus que l'adéquation de l'argument à la réalité. [...] Dans un ouvrage de propagande il est parfaitement légitime d'user d'artifices, tout en reprochant à ses adversaires de s'en servir³¹.

Kojève a bien relevé cette tendance d'époque, proposant les prémisses d'une analyse rhétorique attentive aux « traits ridicules ou révoltants, immédiatement contrôlables et accessibles à tous ; [...] traits [...] qui appartiennent à la surface et ne contribuent que médiocrement à caractériser l'essence profonde du phénomène »³² – entendons, dans un vocabulaire d'analyse du discours, les *topoi* et les formules rhétoriques participant au figement rhétorique d'une philosophie. De même, Jean Pouillon, dans « Pour l'internationalisme » (*Les Temps Modernes*, décembre 1946), utilise les termes de « lieu commun » et d'« idée à la mode » – termes utilisés par Marc Angenot dans sa définition d'une hégémonie³³ – pour dénoncer le figement d'un idéologème représentatif d'un état du discours marxiste, à savoir l'internationalisme :

L'internationalisme est devenu aujourd'hui une idée à la mode ; personne ne voudrait plus nier l'interdépendance des nations et par suite le caractère supranational des problèmes. C'est même devenu un tel lieu commun qu'on ressent une certaine gêne à utiliser un mot qui a gardé malgré tout une certaine résonance révolutionnaire, pour condenser des idées dont tout le monde se réclame, qu'en tout cas personne ne récuse, et surtout dont on ne voit plus très bien quelle peut être l'efficacité³⁴.

L'analyse de ces articles illustre l'importance qu'attribuent de nombreux intellectuels – qu'ils soient communistes, anticommunistes ou partisans d'une troisième voie – à une compréhension non biaisée et non dogmatique de la

²⁹ *Ibidem*, p. 150.

³⁰ Alexandre Kojève, « Christianisme et communisme », p. 309.

³¹ *Ibidem*, pp. 309-311.

³² *Ibidem*, p. 312.

³³ Marc Angenot, 1889. *Un État du discours social*, pp. 22-26.

³⁴ Jean Pouillon, « Pour l'internationalisme », *Les Temps Modernes*, 1946, n°15, décembre, p. 434.

dialectique et à une dénonciation des mécanismes rhétoriques retors au profit d'un véritable dialogue philosophique hégéliano-marxien. Toutefois, la dialectique marxiste – obsession d'époque à laquelle n'échappent pas les revues d'après-guerre – mobilise une série d'idéologèmes forts et, partant, entraîne un figement stylistique et rhétorique qui rend difficile la mise en œuvre d'un débat débarrassé de toute lutte idéologique. Face à la volonté d'une nuance de l'intense production discursive et malgré le projet d'un retour aux textes dénonçant les interprétations erronées de ceux-ci, les collaborateurs des *Temps Modernes* et de *Critique* sont bel et bien situés dans un contexte d'énonciation hautement duel et oppositionnel, ils en perpétuent certains traits et participent simultanément à la reproduction et à la singularisation de la querelle relative à la dialectique marxiste. On peut donc observer une véritable tension entre le projet de singularisation et d'institutionnalisation rhétorique exprimé par les articles des revues qui tentent explicitement de sortir d'un figement formel et idéologique (perspective marxienne), et l'ancrage foncièrement polémique de leur discours, en tant qu'actualisations d'un imaginaire institué, exprimé par les questions rhétoriques, les allo-attributions et les attaques ironiques propres à une obsession discursive hautement idéologique (polémique marxiste). Cette dualité peut en quelque sorte signifier à la fois l'ancrage historique des revues dans un interdiscours structuré selon des luttes frontales et, en même temps, la volonté de s'en distancier en initiant un véritable dialogue philosophique et philologique.

La mise en scène de querelles autour du marxisme et de la dialectique d'héritage hégélien constitue la revue comme un organe au service d'une certaine orientation discursive, comme le vecteur praxique d'une polarisation idéologique et politique. Suivant le cadre théorique de la conception gramscienne que nous avons proposé en introduction, il est important de relever la dialectique structurante entre « la capacité de modification du réel propre aux acteurs en lutte et [...] la capacité d'automodification de ces acteurs au cours de la lutte »³⁵. La lutte rhétorique et argumentative qui se noue dans les revues constitue le questionnement autour de dialectique marxienne-hégélienne comme le vecteur d'une possible modification du réel, d'une institution, par différents acteurs discursifs. En retour, une capacité d'« automodification » des acteurs les amène à développer un questionnement critique en fonction de l'évolution du réel lui-même. Cette mise en débat réflexive, que l'on nommera *praxis* critique, corrélée à son pouvoir d'effectivité, que l'on nommera – dans une formulation volontairement pléonastique – *praxis* performative, correspondrait au dépassement dialectique gramscien entre idéalisme et matérialisme et à celui castoriadien entre imaginaire instituant et imaginaire institué.

³⁵ André Tosel, *Le Marxisme du XX^e siècle*, p. 129.

LE CAS SARTRE-ARON :
UNE TRAJECTOIRE REVUISTIQUE À VALEUR HEURISTIQUE

Une divergence idéologico-discursive

L'intensité des débats d'après-guerre qui viennent d'être évoqués crée une série de tensions entre les différentes revues mais également au sein même de leurs comités de rédaction, les difficultés d'une unanimité groupale semblant innombrables en raison de la diversité des collaborateurs³⁶. Bien que les positions idéologiques des *Temps Modernes* et de *Critique* ne soient pas aussi tranchées que celles d'autres revues plus politiques (telles que *La Pensée*, *Les Lettres françaises* ou *Socialisme ou barbarie*), des divergences apparaissent entre leurs membres dont la plus connue est le cas de Raymond Aron qui quitte, avec Albert Ollivier, *Les Temps Modernes* en juin 1946. Si le second rejoint directement le comité de rédaction de *Critique*, le premier privilégie une collaboration avec des journaux tels que *Combat* puis *Le Figaro* tout en participant au développement de la revue de Bataille. Selon Pierre Verstraeten, cette rupture est foncièrement due à des divergences idéologico-politiques³⁷ qu'il est intéressant d'étudier à la lumière des querelles à propos du marxisme au cours de l'année 1946. Malgré une absence de rejet explicite des thèses marxistes chez Aron, les articles qu'il rédige pour *Les Temps Modernes* et pour *Critique* ainsi que sa dissension avec Sartre sont marqués par un besoin de se positionner par rapport aux théories politiques héritées de Marx et de Hegel – on le verra à propos de l'article « Une constitution provisoire » paru en juin 1946 dans *Les Temps Modernes*. Il est d'ailleurs remarquable que ce départ coïncide exactement avec la publication du texte de Sartre « Matérialisme et Révolution » dans lequel le directeur de la revue s'attèle à positionner l'existentialisme par rapport à une conception personnelle de la révolution. Si Sartre attaque une pensée bourgeoise analytique, son article n'en reste pas moins très critique à l'égard d'un marxisme orthodoxe, fort pauvre philosophiquement à ses yeux, parlant d'un véritable « mythe »³⁸. On perçoit toutefois son projet d'un rapprochement entre sa philosophie de la liberté *en situation* et la philosophie marxienne des classes et du « mouvement révolutionnaire », qu'il entend mettre en regard de la dialectique hégélienne :

La pensée révolutionnaire est une *pensée en situation* : elle est la pensée des opprimés en tant qu'ils se révoltent en commun contre l'oppression ; elle ne peut pas se reconstituer du dehors, on peut seulement l'apprendre une fois qu'elle est faite, en

³⁶ Rappelons que le comité de rédaction initial des *Temps Modernes* est composé de Sartre, Beauvoir, Merleau-Ponty, Aron, Leiris, Ollivier et Paulhan tandis que celui de *Critique* réunit Bataille, Blanchot, Josserand, Monnerot, Ollivier, Weil et Prévost.

³⁷ Pierre Verstraeten, *L'Anti-Aron*, Paris, La Différence, coll. « Les Essais », 2008, p. 9.

³⁸ Jean-Paul Sartre, « Matérialisme et Révolution I », p. 1562.

reproduisant en soi le mouvement révolutionnaire et en la considérant à partir de la situation d'où elle émane³⁹.

C'est en quelque sorte le rapprochement inverse mais complémentaire qu'opère Kojève dans son article pour *Critique* « Hegel, Marx et le christianisme » (août-septembre 1946) en montrant les apports de Marx à l'hégélianisme et en soulignant l'aspect « matérialiste de la dialectique hégélienne »⁴⁰. Face à l'évidence du caractère idéologique et partisan d'un commentaire de l'œuvre de Marx, il ne faudrait pas sous-estimer la dimension éminemment politique d'une réflexion sur le rapport entre Hegel et la philosophie contemporaine. Comme l'a bien noté Merleau-Ponty dans « L'existentialisme chez Hegel » (*Les Temps Modernes*, avril 1946), « on pourrait dire sans paradoxe que donner une interprétation de Hegel, c'est prendre position sur tous les problèmes philosophiques, politiques et religieux de notre siècle »⁴¹.

À la suite de Marx et de Hegel, Kojève et dans une certaine mesure Sartre mettent en lumière une logique de luttes frontales entre discours idéologiques plus ou moins antagonistes, à l'image de la lutte qui se crée entre l'auteur de « Les limites de la théorie économique classique » et celui de « Matérialisme et Révolution », ce dernier notant : « [...] dans le cas du prolétariat, [...] le fils d'ouvrier, né dans un faubourg éloigné, au sein de la foule, n'a aucun contact direct avec l'élite possédante ; personnellement il n'a aucun devoir, sauf ceux qui sont définis par la loi, il ne lui est même pas défendu [...] d'accéder à la classe supérieure »⁴², cette loi étant définie par des mécanismes institutionnels étrangers au prolétariat. Sartre dénonce ici l'essentialisation qu'opère la classe dominante à propos du statut et de la définition des classes dominées (celles-ci étant définies de l'extérieur par la loi et le langage bourgeois), mettant en lumière l'impossibilité de toute auto-détermination notamment via un processus d'institutionnalisation discursive (au sens catoridadien), et donc de tout dialogue entre classes. Dans « Les limites de la théorie économique classique », premier article publié par Aron dans *Critique* en novembre, à la suite de son départ des *Temps Modernes*, le philosophe exemplifie en quelque sorte ce dialogue impossible en se fondant sur des bases radicalement opposées à celles de Sartre puisqu'il met en avant une réflexion sur l'économie de marché qui sert d'*a priori* à ses critiques :

Je ne reproche ni à M. Lescure, ni à M. Rueff de tirer d'une comparaison historique ou d'une étude théorique la conclusion que le régime dont le fonctionnement

³⁹ Jean-Paul Sartre, « Matérialisme et Révolution II », », *Les Temps Modernes*, 1946, n°10, juillet, pp. 4-5.

⁴⁰ Alexandre Kojève, « Hegel, Marx et le christianisme », *Critique*, 1946, n°3-4, août-septembre, p. 356.

⁴¹ Maurice Merleau-Ponty, « L'existentialisme chez Hegel », *Les Temps Modernes*, 1946, n°7, avril, p. 1312.

⁴² Jean-Paul Sartre, « Matérialisme et Révolution II », p. 7.

est assuré par les mécanismes du marché est préférable à tout autre. Dans certaines limites et sous certaines réserves, je serais prêt à leur donner raison⁴³.

Bien que Sartre et Aron soient issus d'une même classe sociale et que leurs discours soient le fruit d'une connaissance de classe commune, leur idéologie n'en est pas moins fondée sur des *a priori* distincts, prétendant parler – parfois naïvement – au nom de classes différentes prises dans un rapport de luttes et de forces antagoniques⁴⁴.

Si Aron avance la nécessité, dans les moments de crise ou de récession, d'une régulation des marchés, ceux-ci n'en sont pas moins le point de départ politique et économique de sa réflexion qui se fonde sur un économisme techniciste plutôt que sur un questionnement philosophico-politique des rapports de domination qu'il engendre. Bien qu'il reproche à Jean Lescure son apologie du « triomphe des nécessités naturelles » et la croyance en l'existence d'un « capitalisme éternel », Aron construit tout son développement à partir d'arguments fondés sur une économie de marché, de consommation et d'utilisation de main-d'œuvre : il est question de hausses salariales, d'ajustement des prix, de régulation des exportations, de redistribution des richesses, etc. Contre un vocabulaire assumant la logique marxienne de la lutte de classes chez Sartre, Aron ne questionne pas explicitement ce point de vue et cherche au contraire, selon le commentaire « La pensée politique de Raymond Aron » de Roland Caillois dans *Critique* (octobre 1946), à définir une organisation politique hiérarchisée fondée sur une « élite » attentive aux intérêts des classes subalternes, sorte de despote éclairé au service des « masses » : « L'idée d'élite ne peut être fondée sur le mépris des masses »⁴⁵. Si l'on attache ici une importance particulière à la constitution du langage en discours de classe, dans sa dimension polémique et oppositionnelle, ainsi qu'aux présupposés qu'induit chaque position idéologique, c'est pour insister sur la force pragmatique que ce discours a sur le monde historique et social. Tosel note à ce propos :

Né du besoin de signifier et de communiquer qui traverse tous les rapports sociaux en leurs divers moments, le langage est le milieu concret, l'attribut de toute l'historicité

⁴³ Raymond Aron, « Les limites de la théorie économique classique », *Critique*, 1946, n°6, novembre, p. 511.

⁴⁴ La théorie marxiste a repris à Engels les logiques des forces réciproques régissant le monde social, amalgamant la théorie physique des forces et l'analyse sociologique. Sans vouloir ici reproduire ce débat, nous pensons intéressant de concevoir les discours dans une analogie avec cette interprétation où les luttes idéologico-discursives se structurent en fonction d'un espace oppositionnel prédéfini et agissant constamment sur chaque production. Les assertions discursives s'entre-structureraient de manière systématique et se développeraient selon des rapports de forces, des prises de positions plus ou moins affirmatives et violentes, des luttes plus ou moins dures. Il est évident que cette structure est bien plus complexe qu'un simple rapport d'action-réaction et que, comme dans la logique physique, des forces peuvent être dirigées de manière oblique et différentielle.

⁴⁵ Roland Caillois, « La pensée politique de Raymond Aron », *Critique*, 1946, n° 5, octobre, p. 434.

humaine définie comme acte d'autoproduction du monde humain. Le langage est toujours présent comme langue particulière. Sans le langage en général, sans une langue particulière, nulle passion, nulle action ne peuvent exister, nul préjugé, nul jugement ne peuvent se formuler⁴⁶.

Si Tosel insiste sur les particularités d'une langue nationale, il faut aussi accentuer la dimension idéologique qui fonde tout discours doxique de classe, tout sociolecte, selon ses passions et ses jugements. En étant structurés selon des *a priori* distincts, on peut soutenir que les discours sartrien et aronien construisent deux visions du monde distinctes, deux autoproductions du monde humain, deux actions sur celui-ci. Bien que leurs textes mettent l'accent sur des questions d'ordre économique et politique, il est essentiel de noter que ces différents pôles communiquent indissociablement avec leur formulation, c'est-à-dire avec le pôle discursif, selon une logique de détermination et d'institutionnalisation réciproque entre la perception d'une réalité et sa formalisation :

La philosophie de la praxis tisse les liens entre les quatre pôles de l'ensemble socio-historique que sont l'économie, la politique, la culture et le langage. Elle tend à constituer le réseau des relations de détermination, de conditionnement qui unissent ces pôles et les font exister les uns avec les autres⁴⁷.

Toutes ces remarques illustrent le contraste entre deux rhétoriques concurrentes, soutenant deux visions du monde distinctes : les deux auteurs construisent leur pensée sur des *a priori* clairement opposés et, comme le note Pierre Verstraeten, leurs idéologies sont incompatibles, le dialogue étant devenu impossible dans une période aussi radicalement clivée.

Par ailleurs, en dénonçant le marxiste qui « croit en Marx, en Lénine, en Staline, [...] admet le principe d'autorité et, pour finir, [...] conserve la foi aveugle et tranquille que le matérialisme est une certitude »⁴⁸, Sartre entend questionner la possibilité d'une lecture idéaliste, au sens hégélien, et existentialiste de l'idéologie révolutionnaire – à contre-courant du dogmatisme communiste. C'est la même attitude qu'adopte Merleau-Ponty dans « Le yogi et le prolétaire » (*Les Temps Modernes*, octobre 1946), critiquant l'interprétation de la formule hégélienne « Tout ce qui est réel est rationnel » comme justification par les marxistes orthodoxes de la violence révolutionnaire au nom d'un prétendu objectivisme rationaliste. Sartre et Merleau-Ponty souhaitent mettre en œuvre une troisième voie critique entre bolchévisme et capitalisme. De son côté, Aron s'oriente vers une idéologie dont les *a priori* se fondent sur un économisme et une théorie juridico-politique de la liberté tout en jouant sur le *topos* d'un « régime futur » dystopique où l'amalgame est fait entre l'interventionnisme d'état et la violence du dirigisme

⁴⁶ André Tosel, *Le Marxisme du XX^e siècle*, p. 141.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 144.

⁴⁸ Jean-Paul Sartre, « Matérialisme et Révolution I », p. 1559.

soviétique, au profit d'un moindre mal libéral et d'une « conservation » du « régime actuel » :

Ils [les théoriciens libéraux] appellent une analyse aussi précise et rigoureuse que les relations de l'économie pure. Et peut-être, si l'on parvenait à les comprendre, comprendrait-on du même coup pourquoi les hommes méconnaissent les conseils des libéraux. [...] Singulièrement plus agissante, à n'en pas douter, est l'argumentation de F. von Hayek dans la *Route de la servitude*. Ce petit livre, sorte de pamphlet antidirigiste qui, avec beaucoup de force et de talent, dénonce dans le glissement vers l'économie dirigée la fatalité du totalitarisme, mériterait une autre étude. Le problème est grave et difficile. Bornons-nous à constater que la seule argumentation en faveur du régime actuel qui trouve réellement écho est celle qui se borne à dénoncer les vices du régime futur. La crainte de l'avenir devient la suprême force de conservation⁴⁹.

Loin de vouloir reproduire un débat caricatural entre les mérites et les errements des deux philosophes, il est toutefois utile de préciser qu'Aron ne questionne pas nettement, du moins dans les articles qu'il donne à *Critique* et aux *Temps Modernes*, ses partis pris idéologiques et ses choix rhétoriques, ce que fait constamment Sartre dans les deux parties de « Matérialisme et Révolution » en explicitant ses propres *a priori* (le terme est utilisé à de nombreuses reprises) mais également ceux de la société bourgeoise et des marxistes orthodoxes :

Lorsque le matérialiste se prétend *certain* de ses principes, son assurance ne lui peut venir que d'intuitions ou de raisonnements *a priori*, c'est-à-dire de ces spéculations mêmes qu'il condamne. [...] Pour éviter toute présupposition, nous adopterons la définition *a posteriori* qu'un historien, A. Mathiez, donne de la révolution [...]. De la même façon nous ne nommerons pas révolutionnaires les peuples coloniaux ou les noirs d'Amérique⁵⁰.

Selon une même perspective autocritique et autoréflexive (qui questionne les idéologies par rapport auxquelles elle se positionne), dans « Le yogi et le prolétaire », Merleau-Ponty dénonce le dogmatisme anticommuniste qui « refuse de voir que la violence est partout »⁵¹, y compris dans l'économie libérale, tout comme le communiste qui rechigne à analyser le régime bolchévique comme une variante de l'aliénation par le travail, en tant que système politique hiérarchisé et structuré autour d'une élite dominant des masses laborieuses et non comme un état sans classe. À la suite de Merleau-Ponty et des *Temps Modernes*, et suivant une variante beaucoup plus radicale et militante, le groupe *Socialisme ou barbarie*, à la tête duquel on retrouve Lefort et Castoriadis, développe dès 1946 cette théorie qu'il exprimera au sein de sa revue à partir de mars-avril 1949. Tandis qu'Aron continuera sa critique du communisme en la confrontant au modèle soviétique au

⁴⁹ Raymond Aron, « Les limites de la théorie économique classique », pp. 517-519.

⁵⁰ Jean-Paul Sartre, « Matérialisme et Révolution I et II », p. 1, 1540.

⁵¹ Maurice Merleau-Ponty, « Le yogi et le prolétaire I », *Les Temps Modernes*, 1946, n° 13, octobre, p. 2.

profit du moindre mal libéral, qu'il critique dans sa dimension uniquement capitaliste – notamment dans sa collaboration avec la *Table ronde* dès 1948 –, les membres du groupe de Castoriadis et Lefort accentueront la critique interne au marxisme initiée par Sartre et Merleau-Ponty dans *Les Temps Modernes*. Daniel Blanchard explicite en ces termes le projet de la revue *Socialisme ou barbarie* :

Il faut donc regarder en face et dénoncer la Russie stalinienne comme une société dans laquelle une nouvelle classe, la bureaucratie, s'est emparée collectivement des moyens de productions et impose au prolétariat et à la paysannerie une exploitation et une oppression pires que sous le capitalisme bourgeois⁵².

Ces remarques à propos de la *Table ronde* et de *Socialisme ou barbarie*, ne nous détournant nullement de l'objet étudié (celui de la dualisation des débats politiques autour du marxisme), sont essentielles pour comprendre l'évolution du champ politique et la radicalisation des positions exprimées en 1946 par *Les Temps Modernes* et *Critique* (radicalisation symbolisée, dans une certaine mesure, par la lutte entre Sartre et Aron). En effet, la revue de Mauriac et celle de Lefort, respectivement créées en janvier 1948 et en mars 1949, marquent une réelle rupture du dialogue entre deux polarités du monde intellectuel, celle qui questionne le marxisme de l'intérieur en en critiquant les dérives et celle qui se positionne contre lui dans une volonté de rupture, évidemment illusoire, avec tout *a priori* idéologique⁵³.

Un dialogue de sourds

Dans ses *Mémoires*, Aron omet, certainement volontairement, de mentionner le dernier article qu'il publie dans *Les Temps Modernes* en juin 1946, « Une constitution provisoire » : « Dans *les Temps Modernes*, j'écrivis trois articles : “Les désillusions de la liberté” ; “Après l'événement, avant l'Histoire” ; “La chance du socialisme” »⁵⁴. Dans ce texte, le philosophe libéral semble encore laisser une place aux réflexions marxistes et hégéliennes, ceci pouvant justifier son « oubli » *a posteriori* : « La philosophie historique, d'inspiration hégélienne ou marxiste, nous a appris à voir dans les formules juridiques l'expression de réalités économiques ou sociales plutôt qu'une cause, par elle-même efficace, de la destinée des peuples »⁵⁵. L'article de Jean Domarchi dans *Les Temps Modernes* d'octobre 1946 intitulé « Économie politique marxiste et économie politique

⁵² Daniel Blanchard, « Préface », in *Socialisme ou barbarie. Anthologie*, La Bussière, Acratie, 2007, p. 8.

⁵³ Nous avons vu en quoi le recours constant à la liberté d'expression hors de toute contrainte idéologique et sociologique est en soi un *a priori* idéologique. *La Table ronde* use, de manière récurrente, de cet argument en opposition au dogmatisme de tout parti et de toute école de pensée.

⁵⁴ Raymond Aron, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2010, p. 274.

⁵⁵ Raymond Aron, « Une constitution provisoire », *Les Temps Modernes*, 1946, n°9, juin, p. 1628.

bourgeoise » est dédié à Raymond Aron et insiste sur le fait que les camps marxiste et bourgeois sont dans un constant rapport de « défiance et [de] mépris »⁵⁶. La position de Domarchi est intéressante puisque celui-ci collabore aux *Temps Modernes* et à *Critique* ; sa dédicace peut sonner tantôt comme une pique ironique tantôt comme un réel hommage au philosophe dissident. Ce débat impossible entre deux intellectuels, et plus largement entre deux revues, est en quelque sorte une illustration de ce que l'analyse du discours nomme un dialogue de sourds⁵⁷, c'est-à-dire un combat fondé sur des luttes plutôt que sur un échange argumenté. Ce dialogue de sourds est constitué par une rhétorique fondée sur des logiques de luttes, d'affrontements, d'attaques et de contre-attaques empêchant un réel débat et se focalisant sur des idéologèmes structurant un interdiscours.

Alors qu'il souhaite, à la suite d'Aron, une démocratie libérale fondée sur le « respect des idées contradictoires »⁵⁸, Caillois montre que tout choix idéologique et discursif se pose suivant des ensembles qui s'affrontent de manière incompatible, notant une certaine innocence dans la pensée libérale d'Aron : « ...la liberté n'est plus réclamée par les uns et les autres mais elle est l'enjeu de la lutte, la "libre" discussion n'est plus qu'un aspect de la lutte à mort, on ne la réclame qu'à des moments opportuns et pour des raisons précises »⁵⁹. La « libre discussion » est donc relativisée, celle-ci se fondant sur un *a priori* en lui-même idéologique du consensus et de l'absence de lutte pour les intérêts de classe et de tout processus de domination idéologico-discursive (comme l'a fort bien analysé Pêcheux dans sa théorisation des formations discursives et idéologiques). Le rapport entre le point de vue philosophique et idéologique des intellectuels étudiés et la rhétorique qu'ils mettent en œuvre se construit, comme l'a relevé Kojève et à l'image de ce que théorie Tosel au départ de Gramsci, de manière indissociable : « Étant Action, il [l'homme] est aussi Discours ayant un sens, discours qui *révèle* par son sens tant le réel opposé à l'homme que celui qui se crée en tant que réalité humaine. Ainsi, étant Homme-dans-le-monde, l'Esprit est "chair" devenue "Logos" »⁶⁰. Les pensées des hommes, en tant qu'elles sont des matérialités discursives⁶¹, construisent une mise en forme particulière de la réalité, une vision et une trans-formation de celle-ci rendant difficile, voire impossible, toute logique consensuelle. Tosel observe à ce propos, dans la continuité de la notion sartrienne de situation, que « le sujet collectif n'est pas démiurge : il ne peut pas créer le réel

⁵⁶ Jean Domarchi, « Économie politique marxiste et économie politique bourgeoise », *Les Temps Modernes*, 1946, n° 13, octobre, p. 81.

⁵⁷ Voir notamment Marc Angenot, *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et Une Nuits, 2008.

⁵⁸ Roland Caillois, « La pensée politique de Raymond Aron », p. 435.

⁵⁹ *Ibidem*, p. 436.

⁶⁰ Alexandre Kojève, « Hegel, Marx et le christianisme », pp. 344-345.

⁶¹ Voir Michel Pêcheux, *Les Vérités de la Palice*.

à son gré ; il doit prendre en compte le moment de la tension inscrite dans l'objet. On a bien en ce sens un projet antimétaphysique de construction du réel social où la subjectivité se différencie en divers groupes sociaux... »⁶², c'est-à-dire en sociolectes distincts, en visions du monde divergentes dépendant d'une objectivité sociologique. La discoursivité propre aux années d'immédiat après-guerre, telle qu'on peut l'analyser mais aussi telle que la conçoivent les intellectuels, se trouve située dans un contexte d'antagonismes sociologiques, idéologiques et politiques qui fondent et structurent les pensées pouvant, en retour, agir sur la situation donnée mais ne parvenant pas à réellement dialoguer.

Il est significatif de noter que, dans l'opposition entre Sartre et Aron, chacun durcit ses positions idéologiques, participant à la rupture du dialogue : le premier, plus sévère à l'égard du marxisme dans sa « Présentation » d'octobre 1945, revendique clairement l'importance d'une confrontation de la philosophie révolutionnaire et de l'existentialisme dans son article de juin 1946 tout en continuant de critiquer la pauvreté d'un certain marxisme orthodoxe. Il n'est toutefois nullement question pour Sartre d'une conversion au marxisme, celle-ci ne s'opérant réellement qu'à partir de 1952 avec son article « Les communistes et la paix » (à l'origine de sa rupture avec Merleau-Ponty qui quitte à son tour *Les Temps Modernes* l'année suivante) et plus encore en 1960 avec la *Critique de la raison dialectique*. Au contraire, Sartre souhaite critiquer le sectarisme idéologique du Parti Communiste – de plus en plus puissant en 1946 – mais, en se positionnant contre lui, il se place en même temps par rapport à lui, c'est-à-dire au cœur d'une situation idéologique de critique radicale du capitalisme. Il faut toutefois noter que l'insistance constante de la philosophie sartrienne sur la notion de totalité et de synthèse, dès 1945-1946, relève d'un héritage foncièrement marxiste, l'appréhension de la réalité sociale comme une totalisation des parties s'opposant à la vision analytique et fragmentée du capitalisme bourgeois. À ce propos, Jean-Marc Durand-Gasselien commente une conception marxiste de la totalité, propre à Lukács et à Korsch (plus généralement à la première École de Francfort), que l'on peut étendre à Sartre ayant subi leurs influences :

La saisie du tout est une condition nécessaire à la saisie des parties du tout. Une saisie partielle étant partielle et complice de l'état de la société et de sa manière de diviser le travail en général et le travail intellectuel en particulier. La science bourgeoise sépare les différentes parties de la société en tous apparemment autonomes, elle éternise les lois de fonctionnement de ces parties⁶³.

Aron, d'abord plus philosophiquement et politiquement libéral, notamment dans « Les désillusions de la liberté », paru dans le premier numéro d'octobre 1945 des *Temps Modernes* ainsi que dans « Une constitution provisoire » paru dans *Les*

⁶² André Tosel, *Le Marxisme du XX^e siècle*, p. 110.

⁶³ Jean-Marc Durand-Gasselien, *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2012, p. 28.

Temps Modernes de juin 1946, s'oriente quant à lui vers le libéralisme économique (entre keynésianisme social-libéral et libéralisme hérité de von Hayek) et, en quittant *Les Temps Modernes*, il sort de sa polarité idéologique pour s'inscrire dans celle de l'économisme de marché. Tout comme Sartre le fait à propos du marxisme, il élabore une critique des théories libérales en se situant au sein de leurs débats internes.

La position libérale d'Aron s'exprimera encore plus clairement dans son « Discours à des étudiants allemands sur l'avenir de l'Europe », paru en 1948 dans le premier numéro de *La Table ronde*, dans lequel sa lutte contre le totalitarisme (sans réelle distinction entre bolchévisme et nazisme) sert de caution à l'expression de son anticommunisme. Ce durcissement conjoint des positions, doublé d'un développement critique, rend impossible tout échange réel de point de vue entre les auteurs puisque tous deux se fondent sur des présuppositions discursives distinctes, entraînant une rupture nette qui se symbolise dans le transfert d'un auteur d'une revue à une autre. Il est important de noter que nous ne nous sommes pas attardé, par souci de précision, sur la revue *Esprit* qui développe elle aussi une réflexion sur le marxisme, plutôt motivée par un relatif anticommunisme chrétien. Il serait intéressant de confronter, à la suite de cette recherche, plusieurs de ses articles à ceux que nous avons étudiés, dont « Critique du communisme » d'Emmanuel Mounier (octobre 1946) et « Liberté et révolution économique » de Dominique Olivier (décembre 1946).

La lutte pour la reconnaissance comme ouverture au dialogue ?

Malgré l'apparence d'un dialogue de sourds, il est intéressant de relever les commentaires de Sartre et de Kojève à propos de la lutte pour la reconnaissance, théorie développée avant eux par Hegel, nuancant (mais ne réfutant pas) l'hypothèse d'une lutte frontale entre les discours et d'un antagonisme net entre idéologies de classe. Cette notion de reconnaissance, longuement traitée par Kojève dans « Hegel, Marx ou le christianisme », illustre à partir d'un rapprochement entre Hegel et Marx l'éventualité d'une résolution du conflit social par reconnaissance d'un discours de classe par une autre :

...dans son fond, l'Histoire est l'histoire des luttes sanglantes de pur prestige menées en vue de la reconnaissance universelle. D'une part, chaque maître cherche à être reconnu par *tous* les hommes. Aussi l'« État » dont il est citoyen est essentiellement guerrier et aspire à l'empire universel. D'autre part, l'esclave ne se contente pas indéfiniment des satisfactions imaginaires que lui donnent l'art et l'au-delà religieux. Il essaye de se faire reconnaître par ses maîtres. Il cherche donc à les supprimer en tant que maîtres. Et c'est pourquoi les États où il y a des esclaves quels qu'ils soient (c'est-à-dire des « classes »)

sont l'arène de luttes sanglantes qui ont pour but d'établir en lui l'*homogénéité sociale*⁶⁴.

De même, Sartre précise que la lutte révolutionnaire est une lutte qui se veut universelle en tant qu'elle est une philosophie de l'unité de tous, de la libération des oppressions et de l'universalité humaine : « Ainsi la philosophie révolutionnaire, dépassant à la fois la pensée idéaliste qui est bourgeoise et le mythe matérialiste qui a pu convenir un temps aux masses opprimées, réclame d'être la philosophie de *l'homme en général* »⁶⁵. Dès lors, suivant Sartre et Kojève, le bourgeois en tant qu'il est un homme n'est pas nécessairement étranger au discours révolutionnaire de même que tout prolétaire peut reproduire le discours réactionnaire de la classe dominante. Selon la théorie de la lutte pour la reconnaissance⁶⁶, tout discours, bien qu'il soit pris dans des rapports de luttes antagonistes, viserait une forme de consensus par reconnaissance de l'universalité humaine. Ainsi toute classe prise dans un rapport de force tendrait à se faire reconnaître par la classe dominante, atténuant dès lors les logiques de luttes idéologiques au profit d'un réajustement de la part des deux parties.

Nous n'aurons pas ici l'occasion de prolonger cette réflexion, certes fondamentale, mais nous noterons que l'idée d'universalité et de reconnaissance est en elle-même située discursivement et idéologiquement et qu'elle se pose toujours comme un point de vue déterminé (dans le cas de Sartre et de Kojève, c'est le point de vue révolutionnaire de l'universalité). La philosophie de la reconnaissance, fondée elle aussi sur un *a priori* idéologico-discursif (de consensus et d'atténuation des luttes), ne sortirait pas réellement du registre polémique que les revues d'après-guerre développent de manière récurrente et presque inévitable en raison de leur ancrage dans un contexte en lui-même régi par des clivages discursifs, mais elle manifeste une nouvelle fois la volonté explicitée de dépasser ces tensions rhétoriques au travers d'une possible universalité philosophique. En revenant une nouvelle fois à Gramsci et au commentaire de Tosel, il est intéressant de relever l'importance que tous deux accordent aux rapports de force constitutifs des tensions politico-langagières dans la conception de la *praxis* :

[La philosophie de la praxis] développe un paradigme original politico-langagier transformationnel qui ne fait l'impasse ni sur les rapports de force ni sur les rapports de sens. [...] L'unification linguistique est toujours moléculaire, *in fieri*, et implique un type d'unification souple. Elle ne peut se limiter à une simple dissémination des grammaires spontanées ; elle exige des grammaires normatives qui sont aussi

⁶⁴ Alexandre Kojève, « Hegel, Marx et le christianisme », p. 355.

⁶⁵ Jean-Paul Sartre, « Matérialisme et Révolution II », p. 30.

⁶⁶ Voir Axel Honneth, *Ce que social veut dire. Le déchirement du social*, Tome 1, Paris, Gallimard, coll. « Nrf Essais », 2013.

historiques, qui imposent la référence à des cadres élargis, dans le maintien des singularités langagières...⁶⁷.

On pourrait dès lors postuler que la lutte pour la reconnaissance ne tend pas à renverser les rapports de lutte idéologico-discursive mais à atténuer, par reconnaissance réciproque, ceux-ci. Si une classe dominée se voit reconnue, c'est par l'intégration d'une série de codes et par l'acceptation d'une classe dominante, celle-ci ajustant sa position et décidant d'accorder ou non cette reconnaissance. Ce processus aboutit à une nouvelle configuration des luttes en intégrant la position réajustée du dominé, qui ne s'impose jamais complètement comme nouveau dominant en raison de la logique de consensus propre à la reconnaissance réciproque : si le dominant admet un déplacement de la position du dominé, concédant en même temps un déplacement de sa propre position proportionnel au premier, cette négociation tend à préserver un rapport inégal, d'autant plus pervers qu'il se cache derrière une reconnaissance mutuelle. Toutefois cette reconnaissance est toujours dépendante de la volonté supérieure ainsi que d'une prétendue « libre discussion » débarrassée de tout *a priori*, ceci servant de prétexte à l'atténuation des revendications idéologiques et participant à la croyance bourgeoise en un langage clair, transparent et consensuel, qui soit exempt de tout intérêt de classe⁶⁸. Il apparaît ainsi difficile de soutenir, dans le cas de l'intense polémique marxiste développée dans l'immédiat après-guerre, l'éventualité d'une reconnaissance et d'un dialogue entre les différents discours idéologiques qui prétendent agir au nom de classes antagonistes. La discursivité du champ intellectuel français tend au contraire à se structurer selon des rapports de forces et d'affrontements tout en tentant explicitement d'ouvrir chaque partie au dialogue.

LE POUVOIR INSTITUANT DES REVUES : QUELQUES RELANCES À PARTIR DES NOTIONS DE PRAXIS ET D'IMAGINAIRE

On l'a déjà relevé, le contexte socio-politique de l'année 1946 voit une progression sans précédent du P.C.F. qui devient la première force politique à la fin de celle-ci, devançant le M.R.P. Loin de vouloir établir une analogie et un rapport de causalité entre la mise en débat du marxisme et de l'hégélianisme dans les revues et la vie politique française, nous souhaitons comprendre, pour finir, la manière dont *Les Temps Modernes* et *Critique* sont à la fois influencées par cette vie politique, jusque dans leur rhétorique même, et déterminantes dans la

⁶⁷ André Tosel, *Le Marxisme du XX^e siècle*, p. 112.

⁶⁸ Voir Michel Pêcheux, *Les Vérités de la Palice*, pp. 146-166 et Pierre Bourdieu, *Langage et Pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2001.

polarisation idéologique entre M.R.P., S.F.I.O et P.C.F. L'hypothèse prolongeant ces réflexions serait la suivante : conscientes que les débats politiques au sein du monde intellectuel se structurent majoritairement autour d'un dialogue entre les gauches, le marxisme du P.C.F. contre le centre-gauche catholique du M.R.P.⁶⁹ et le socialisme de S.F.I.O., les revues, par leur mise en débat du marxisme, auraient non déterminé mais du moins influencé une radicalisation du débat politique autour de ces partis. En retour, l'évolution et les succès politiques et idéologiques des communistes auraient amené les revues à élaborer une critique du marxisme orthodoxe, les intellectuels étant conscients tantôt du danger du dogmatisme communiste, tantôt de l'importance d'un renouvellement des thèses de Marx et de Hegel.

La vérification ou l'invalidation de ce rapport entre vie revuistique et vie politique entraînent une série d'interrogations qui seront évoquées en guise de prolongement de ces recherches, parallèlement à une réflexion à propos des notions de *praxis* et d'imaginaire. Il semble en effet essentiel de tenter de cerner l'impact politique qu'ont eu les interrogations idéologiques entre *Les Temps Modernes* et *Critique* en étudiant, à la suite de l'analyse de leurs articles, leur réception et les commentaires critiques dont elles ont fait l'objet ainsi que leurs particularités éditoriales – nombre de numéros vendus, progression des ventes, spécificité et diversité du lectorat, etc. Bien que les noms de Sartre et des existentialistes soient incontournables dans l'immédiat après-guerre, il peut paraître audacieux de postuler une telle importance des revues dans la vie sociale et politique. Nous relèverons toutefois cette remarque fondamentale d'Anna Boschetti dans son ouvrage consacré à une analyse des conditions sociologiques déterminant le « champ des revues »⁷⁰ et aux rapports de position entre *Les Temps Modernes* et *Critique* :

Une époque devient pour une fois directement, ouvertement, l'objet de la médiation de ses intellectuels. C'est pourquoi leurs revues constituent un répertoire et un inventaire exceptionnels, et en même temps, le reflet d'une concorde-discorde [...].

⁶⁹ Jean-Jacques Becker précise toutefois que, si la direction du parti est plutôt située à gauche, ses électeurs sont majoritairement des conservateurs de droite, ceci s'expliquant notamment par l'absence de réels partis de droite, compromis par leur collaboration.

⁷⁰ Nous n'évoquerons pas ici tous les problèmes liés à cette appellation qui présuppose une homogénéité et une autonomie par rapport à d'autres champs. Sommairement, il nous semble que la notion de « champ des revues » soulève deux problèmes majeurs liés à la parenté bourdieusienne du terme : d'une part, l'objet revue est foncièrement pluriel et hétérogène, ne pouvant être réuni en un champ défini et, d'autre part, il apparaît que la théorisation héritée de Bourdieu quant à l'autonomie du champ littéraire ne correspond pas à la grande dépendance des revues envers les champs économique, politique et idéologique. Cette recherche le montre, si la revue se définit avant tout par un projet intellectuel, relativement autonomisé, il est tout aussi évident que l'évolution socio-historique et les événements politiques de même que les contraintes économiques et matérielles sont déterminants dans la constitution d'un ensemble d'articles et de prises de position de la revue.

L'actualité politique et sociale commande directement pour une bonne part les contenus des revues, si bien que leur chronologie pourrait se superposer, certes avec des décalages et des lacunes qui [...] sont significatives, à la chronologie des événements français et internationaux de l'époque. [...] Même les grands essais sur les rapports entre morale et politique, si caractéristiques des *T.M.*, et qui peuvent apparaître comme le tribut payé par l'existentialisme à un thème sacro-saint de la tradition philosophique, révèle, si on les rapporte à leur contexte (les discussions sur l'épuration, l'importance prise par le Parti communiste, les révélations sur le stalinisme), leurs racines contingentes, et leur fonction de morale laïque pour intellectuels désorientés. Cet étroit rapport avec l'époque est confirmé par la comparaison avec les autres revues, par l'attention que toutes accordent aux mêmes sujets⁷¹.

La sociologue avait bien relevé cette obsession – « l'attention que toutes accordent aux mêmes sujets » – propre au contexte des années 1945-1946, à savoir celle d'une mise en question de l'importance du P.C.F. et des réflexions idéologiques que celui-ci suscite. Bien que *Critique* ne soit lue que par un public restreint d'universitaires, il est important de noter l'hégémonie intellectuelle des *Temps Modernes* dans une période où les revues sont nombreuses et importantes. Un manuscrit inédit de Sartre⁷² fait état du nombre d'invendus (presque nul), d'abonnés et de lecteurs des *Temps Modernes*, ceux-ci s'élevant, selon ses dires, à 10.000 individus, ce qui semble considérable pour une si jeune revue et tenant compte de la pénurie et de la mauvaise qualité du papier. Il ne faudrait toutefois pas sur-interpréter le pouvoir performatif de la revue existentialiste sur la vie politique française, qui compte plusieurs dizaines de millions d'électeurs. Les jeux d'influence réciproque entre celles-ci apparaissent toutefois structurants, les articles parus se définissant plus ou moins explicitement en fonction des grandes tendances idéologiques et des grands conflits en cours, conflits sur lesquels ces articles tentent d'influer. Le constat fait par Jean Domarchi, dans « L'économie politique marxiste aux États-Unis » (*Critique*, décembre 1946), résumerait assez bien, dans une analogie entre les pays anglo-saxons et la France, le rapport entre le contexte socio-politique et la récurrence discursive de l'année 1946 :

À dire le vrai, l'éclosion des études marxistes dans ces pays ne fait que traduire, sur le plan de l'idéologie, les incertitudes d'une phase particulièrement critique du capitalisme, et ce n'est pas par hasard que l'attention que l'on porte à l'œuvre de Marx est exactement contemporaine de la crise profonde subie par l'économie politique

⁷¹ Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1985, pp. 195-196.

⁷² Ce manuscrit, intitulé « Enquête auprès des lecteurs » est conservé à la B.N.F. dans le dossier « *Qu'est-ce que la littérature ? [Situations, II] (1947-1948)*, ES 47-125 et 48-155, DS 407-408 ».

bourgeoise durant les années qui ont immédiatement précédé la dernière guerre mondiale⁷³.

Parallèlement à l'importance déterminante du contexte plus général de critique du capitalisme et d'émergence des travaux marxistes et conjointement à l'influence relative des revues dans la polarisation politique et idéologique, il est aussi remarquable de noter une volonté de leur part de lutter contre une évolution politique (notamment contre le P.C.F.) en nuancant plusieurs dualismes, en invoquant tantôt l'œuvre de Hegel en tant qu'elle complexifie celle de Marx, tantôt en construisant une critique du libéralisme philosophique, politique et économique. On a vu en quoi cette dernière position était plus minoritaire dans l'étude des deux revues, Aron notant lui-même dans « Une constitution provisoire » : « Pour ou contre la prise du pouvoir par les communistes, la question décisive s'est trouvée, indirectement mais clairement, posée. [...] Le marxisme a fait école, même chez ses adversaires »⁷⁴. Par ailleurs, les revues participent aussi, par leurs critiques théoriques, au débat quant à la possibilité d'une troisième voie, hors du dualisme bolchévisme/ capitalisme.

Les revues peuvent véritablement jouer un double rôle dans leur rapport à l'évolution politique, idéologique et discursive de la réalité sociale : pouvant à la fois influencer la victoire d'une forme de marxisme et en même temps la freiner par sa critique interne, elles doivent aussi être pensées dans leur autonomie et leur singularité, en tant que déterritorialisations discursives et qu'imaginaires radicaux, comme lieux d'une mise en mouvement de la réflexion philosophico-politique. Si, par l'orientation de leurs débats internes et externes, *Les Temps Modernes* et *Critique* ont pu influencer sur le champ politique et sur l'importance de l'extrême gauche, elles ont en même temps permis, par leur réflexivité, une critique de celle-ci pouvant donner lieu, sinon au rejet, du moins à la nuance de certaines de ses thèses, suivant un rapport dialectique de détermination/ singularisation discursive avec le contexte sociologique dans lequel elles évoluent. Michel Pêcheux parle quant à lui, dans une reprise du vocabulaire althussérien, d'un rapport de reproduction/ transformation à propos des appareils idéologiques d'État, réflexion que l'on peut étendre, en suivant l'analyste du discours, aux structures langagières, aux formations discursives, ou encore à l'influence d'une production revuistique singulière sur un interdiscours plus général⁷⁵. On soutiendra dès lors, dans une reformulation de l'hypothèse initiale de cette recherche et au détour de la philosophie de la *praxis* chez Gramsci et des notions d'imaginaire et d'institution chez Castoriadis, que les revues de critique philosophique et politique, telles

⁷³ Jean Domarchi, « L'économie politique marxiste aux États-Unis », *Critique*, 1946, n°7, décembre, p. 632.

⁷⁴ Raymond Aron, « Une constitution provisoire », p. 1627.

⁷⁵ Voir le chapitre intitulé « Discours et idéologie » (Michel Pêcheux, *Les Vérités de la Palice*, pp. 127-166).

qu'elles viennent d'être étudiées au travers des exemples des *Temps Modernes* et de *Critique*, seraient le lieu d'une mise en mouvement du savoir théorique et critique conçu comme une *praxis* double et dialectique⁷⁶ – cette *praxis* s'inscrivant dans le projet d'*imaginaire radical* prenant en compte à la fois l'imaginaire institué et le pouvoir instituant de tout sujet, de toute psyché singulière :

La société est œuvre de l'imaginaire *instituant*. Les individus sont faits par, en même temps qu'ils font et refont, la société chaque fois *instituée* : en un sens, ils la *sont*. Les deux pôles irréductibles sont l'imaginaire radical instituant – le champ de création social-historique – d'une part, la psyché singulière d'autre part. À partir de la psyché, la société instituée fait chaque fois des individus – qui, comme tels, ne peuvent plus faire que la société qui les a faits. Ce n'est que pour autant que l'imagination radicale de la psyché arrive à transpirer à travers les strates successives de la cuirasse sociale qu'est l'individu qui la recouvre et la pénètre jusqu'à un point-limite insondable, qu'il y a action en retour de l'être humain singulier sur la société⁷⁷.

Les revues intellectuelles agiraient tantôt de manière performative sur les luttes sociétales et sur la polarisation du champ politique français en reproduisant plusieurs mécanismes argumentatifs propres à un interdiscours polémique – c'est là toute l'importance d'une analyse rhétorique en tant qu'elle illustre le pouvoir performatif d'un discours –, tantôt de manière réflexive en se distanciant explicitement de ces querelles au profit d'un dialogue philosophique, philologique et critique remettant en question une certaine évolution idéologico-discursive de l'immédiat après-guerre. Dans une prise en compte de la matérialité sociale comme constitutive des matérialités discursives et de leurs idéologies, Tosel note qu'« il ne s'agit pas pour [Gramsci] de proposer à nouveau la grandiose et indépassable spéculation de Hegel, mais d'en hériter sur un *mode historique et pragmatique* [nous soulignons] »⁷⁸. Cette distinction correspond au dépassement dialectique que développent la philosophie de la *praxis* entre idéalisme et matérialisme ainsi que la philosophie de l'*imaginaire radical* entre imaginaire instituant et imaginaire institué. Ainsi une certaine philosophie marxiste de l'action qui entend ne pas se détacher complètement d'une philosophie hégélienne plus spéculative se dégage des analyses ici posées :

La philosophie de la *praxis* entend à la fois sentir et penser, unir une profonde réforme technique de la conceptualité philosophique et une conception du monde. [...] *Cet effort critico-systématique a une portée pratique* en ce qu'il vise à une juste formulation des problèmes de la lutte politique hégémonique et individualise de nouveaux instruments théoriques [nous soulignons] ⁷⁹.

⁷⁶ La réflexivité agissant comme performativité et vice-versa.

⁷⁷ Cornelius Castoriadis, *Le Monde Morcelé*, p. 115.

⁷⁸ André Tosel, *Le Marxisme du XX^e siècle*, p. 146.

⁷⁹ *Ibidem*, p. 144.

À partir des réflexions initiées au détour des revues intellectuelles de l'immédiat après-guerre, le rapport entre ce que nous avons nommé la « *praxis* performative » et la « *praxis* critique » correspond, dans un certain sens, au mouvement dialectique de la philosophie de la *praxis*. Celle-ci se construit suivant un va-et-vient entre un « effort critico-systématique » d'une part et une « portée pratique » d'autre part et peut être singularisée par le double pouvoir des revues, d'orientation idéologico-discursive et de réflexivité critique, permettant grâce au pouvoir instituant de l'imaginaire radical de constituer de « nouveaux instruments théoriques » tout en servant un projet pratico-critique.

ANNEXE

	<i>Les Temps Modernes</i>	<i>Critique</i>
Avril 1946	- MERLEAU-PONTY (Maurice), « L'existentialisme chez Hegel »	
Mai 1946	- ALQUIÉ (Ferdinand), « Marxisme ou cartésianisme ? »	
Juin 1946	- SARTRE (Jean-Paul), « Matérialisme et Révolution I » - ARON (Raymond), « Une constitution provisoire »	- WEIL (Eric), « À propos du matérialisme dialectique »
Juillet 1946	- SARTRE (Jean-Paul), « Matérialisme et Révolution II »	- WEIL (Eric), « Politique et bonne volonté »
Août- Septembre 1946		- KOJÈVE (Alexandre), « Hegel, Marx et le christianisme » - KOJÈVE (Alexandre), « Christianisme et communisme » - PIEL (Jean), « Du capitalisme au socialisme selon Schumpeter »
Octobre 1946	- MERLEAU-PONTY (Maurice), « Le yogi et le prolétaire I » - DOMARCHI (Jean), « Économie politique marxiste et économie politique bourgeoise » - LEFORT (Claude), « La déformation de la psychologie, du marxisme et du matérialisme ou les essais de M. Naville »	- CAILLOIS (Roland), « La pensée politique de Raymond Aron »
Novembre 1946	- MERLEAU-PONTY (Maurice), « Le yogi et le prolétaire II »	- BATAILLE (Georges), « La guerre en Chine : la Chine communiste » - ARON (Raymond), « Les limites de la théorie économique classique »
Décembre 1946	- POUILLON (Jean), « Pour l'internationalisme »	- CHEVALLEY (Claude), « Une nouvelle théorie américaine de la révolution » - DOMARCHI (Jean), « L'économie politique marxiste aux États-Unis »

BIBLIOGRAPHIE

CORPUS PRIMAIRE

- ALQUIÉ, Ferdinand, « Marxisme ou cartésianisme ? », *Les Temps Modernes*, 1946, n°8, mai.
- ARON, Raymond, « Une constitution provisoire », *Les Temps Modernes*, 1946, n°9, juin.
- ARON, Raymond, « Les limites de la théorie économique classique », *Critique*, 1946, n°6, novembre.
- BATAILLE, Georges, « La guerre en Chine : la Chine communiste », *Critique*, 1946, n°6, novembre.
- CAILLOIS, Roland, « La pensée politique de Raymond Aron », *Critique*, 1946, n°5, octobre.
- CHEVALLEY, Claude, « Une nouvelle théorie américaine de la révolution », *Critique*, 1946, n°7, décembre.
- DOMARCHI, Jean, « Économie politique marxiste et économie politique bourgeoise », *Les Temps Modernes*, 1946, n°13, octobre.
- DOMARCHI, Jean, « L'économie politique marxiste aux États-Unis », *Critique*, 1946, n°7, décembre.
- KOJÈVE, Alexandre, « Christianisme et communisme », *Critique*, 1946, n°3-4, août-septembre.
- KOJÈVE, Alexandre, « Hegel, Marx et le christianisme », *Critique*, 1946, n°3-4, août-septembre.
- LEFORT, Claude, « La déformation de la psychologie, du marxisme et du matérialisme ou les essais de M. Naville », *Les Temps Modernes*, 1946, n°13, octobre.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, « L'existentialisme chez Hegel », *Les Temps Modernes*, 1946, n°7, avril.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, « Le yogi et le prolétaire I », *Les Temps Modernes*, 1946, n°13, octobre.
- MERLEAU-PONTY, Maurice, « Le yogi et le prolétaire II », *Les Temps Modernes*, 1946, n°14, novembre.
- PIEL, Jean, « Du capitalisme au socialisme selon Schumpeter », *Critique*, 1946, n°3-4, août-septembre.
- POUILLON, Jean, « Pour l'internationalisme », *Les Temps Modernes*, 1946, n°15, décembre.
- SARTRE, Jean-Paul, « Matérialisme et Révolution I », *Les Temps Modernes*, 1946, n°9, juin.
- SARTRE, Jean-Paul, « Matérialisme et Révolution II », *Les Temps Modernes*, 1946, n°10, juillet.
- WEIL, Eric, « À propos du matérialisme dialectique », *Critique*, 1946, n°1, juin.
- WEIL, Eric, « Politique et bonne volonté », *Critique*, 1946, n°2, juillet.

SOURCES SECONDAIRES

- AMOSSY, Ruth, *L'Argumentation dans le discours : discours politique, littérature d'idées, fiction*, Paris, Nathan, coll. « Fac Linguistique », 2000.
- AMOSSY, Ruth, « Modalités argumentatives et registres discursifs : le cas du polémique », in Lucile Gaudin-Bordes et Geneviève Salvan (dir.), *Les Registres. Enjeux stylistiques et visées pragmatiques*, Louvain-la-Neuve, Bruylant Academia, coll. « Au cœur des textes », 2008.
- ANGENOT, Marc, *1889. Un État du discours social*, Québec, Le Préambule, coll. « L'Univers du discours », 1989.
- ANGENOT, Marc, *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et Une Nuits, 2008.
- ANGENOT, Marc, *L'Histoire des idées. Problématiques, objets, concepts, méthodes, enjeux, débats*, Liège, Presses Universitaires de Liège, coll. « Situations », 2014.
- ARON, Raymond, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2010.
- BECKER, Jean-Jacques, *Histoire politique de la France depuis 1945*, Paris, Armand Colin, coll. « Cursus », 1988.
- BOSCHETTI, Anna, *Ismes, Du réalisme au postmodernisme*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Culture et Société », 2014.

- BOSCHETTI, Anna, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1985.
- BOURDIEU, Pierre, *Langage et Pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2001.
- CASTORIADIS, Cornelius, *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, coll. « Essais Points », 1975.
- CASTORIADIS, Cornelius, *Les Carrefours du labyrinthe. Le monde morcelé*, Tome 3, Paris, Seuil, 1990.
- CURATOLO, Bruno, Jacques POIRIER, *Les Revues littéraires au XX^e siècle*, Dijon, Éditions Universitaires de Dijon, coll. « Le texte et l'édition », 2002.
- DURAND-GASSELIN, Jean-Marc, *L'École de Francfort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2012.
- FOUCAULT, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969.
- GUINZBURG, Carlo, *Rapports de force : histoire, rhétorique, preuve*, Paris, Seuil, coll. « Hautes Études », 2003.
- HONNETH, Axel, *Ce que social veut dire. Le déchirement du social*. Tome 1, Paris, Gallimard, coll. « Nrf Essais », 2013.
- LACROIX, Michel, Jean-Philippe MARTEL (éds.), *Mémoire du livre/ Studies in Book Culture*, IV, 2012, 1 : « Écrire ensemble : réseaux et pratiques d'écriture dans les revues francophones du XX^e siècle ».
- PÊCHEUX, Michel, *Les Vérités de la Palice*, Paris, Maspero, coll. « Théorie », 1975.
- PÊCHEUX, Michel, « Analyse de discours. Trois époques », in Denise Maldidier (éd.), *L'Inquiétude du discours. Textes de Michel Pêcheux*, Paris, Éditions des Cendres, 1990.
- POPOVIC, Pierre, *La Mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*, Québec, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2013.
- RABATEL, Alain, *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008.
- TOSEL, André, *Le Marxisme du XX^e siècle*, Paris, Syllepse, coll. « Mille marxismes », 2009.
- VERSTRAETEN, Pierre, *L'Anti-Aron*, Paris, La Différence, coll. « Les Essais », 2008.

MARXIST CONTROVERSY AS *PRAXIS*: THE PART OF REVIEWS IN THE RADICALISATION OF POLITICAL IMAGINARY

(Abstract)

On the basis of Antonio Gramsci's *praxis* philosophy, taken up by André Tosel, and Cornelius Castoriadis' works on radical imaginary, this article analyses the debate about Marxism, during the year 1946, between two intellectual reviews: *Les Temps Modernes* and *Critique*. If the creation of those reviews is deeply related to a social context and an interdiscourse influenced by the political and ideological rise of extreme left – particularly the French Communist Party –, their project consists in a critical questioning of communist discourses, returning to Marx's and Hegel's texts. References to these philosophies induce different rhetorical and argumentative particularities that we intend to study in order to understand the complex relations between the rhetoric of a sociohistorical interdiscourse and his ideological substructure.

Keywords: *Temps Modernes*, *Critique*, Discourse Analysis, Marxism, *Praxis* Philosophy, Antonio Gramsci, Cornelius Castoriadis, Radical Imaginary.

POLEMICA MARXISTĂ CA PUTERE A PRAXIS-ULUI: ROLUL
REVISTELOR ÎN RADICALIZAREA UNUI IMAGINAR POLITIC
(Rezumat)

Plecând de la teoreticienii gramscieni ai *praxis*-ului, preluați de André Tosel, și de la reflecțiile lui Cornelius Castoriadis asupra raportului dintre imaginarul care instituie și imaginarul instituit, articolul analizează dezbateră iscată în jurul marxismului, în cursul anului 1946, în paginile a două reviste intelectuale: *Les Temps Modernes* et *Critique*. Dacă crearea acestora se înscrie într-un context și un discurs în mod fundamental marcate politic și ideologic de extrema stângă (Partidul Comunist Francez), proiectul lor implică, în egală măsură, o punere în dezbateră critică a discursurilor comuniste, cu revenire la textele lui Marx și Hegel. Recursul la filosofia marxistă și la cea hegeliană produce o serie de trăsături retorice și argumentative pe care articolul de față își propune să le pună în lumină, pentru a înțelege complexitatea raporturilor dintre retorica unui discurs socio-istoric și subtratul său ideologic.

Cuvinte-cheie: *Temps Modernes*, *Critique*, analiză de discurs, marxism, filosofia *praxis*-ului, Antonio Gramsci, Cornelius Castoriadis, radicalizarea imaginarului politic.